

*Le rideau
de la Méduse*



*Les impressions
d'une chambre noire*

Julien Oberlander aux éditions l'école des loisirs



C'était l'année dernière.

Arrivé en soirée j'avais été capté par des étudiants du « Master 2 Documentaire de Création » qui présentaient leur film. A l'issue de la projection, ma rencontre avec une réalisatrice, dont le documentaire m'avait touché, m'avait fait entrer de plein-pied dans les Etats généraux et sa longue file de discussions : « Tu as vu ce film et toi tu as vu quoi et demain tu vas voir quoi, etc, etc. »

Le lendemain assis dans une salle de classe, les genoux à hauteur du nez, je montrais à des étudiants, mon documentaire emmené dans mes bagages. J'avais pour une fois le sentiment d'avoir une place. Cette année me voici de nouveau aux États généraux ; à mon tour étudiant du Master.

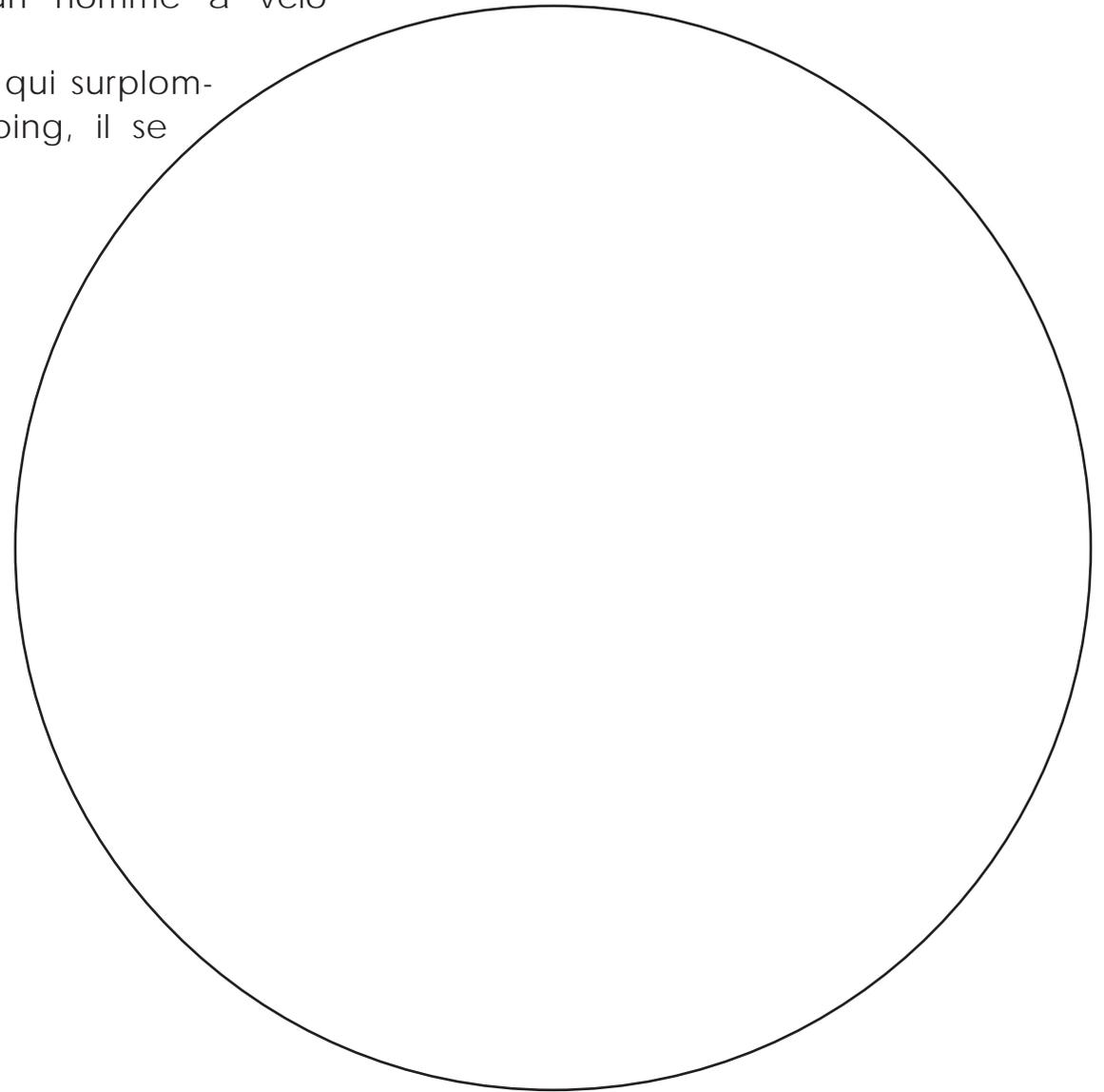
Je plante ma tente, un peu inquiet ; je cherche la bonne place. En short, la bicyclette équipée de grosses sacoches, un homme à vélo s'arrête.

De la route qui surplombe le camping, il se renseigne :

« Tu as vu des douches ici ? »

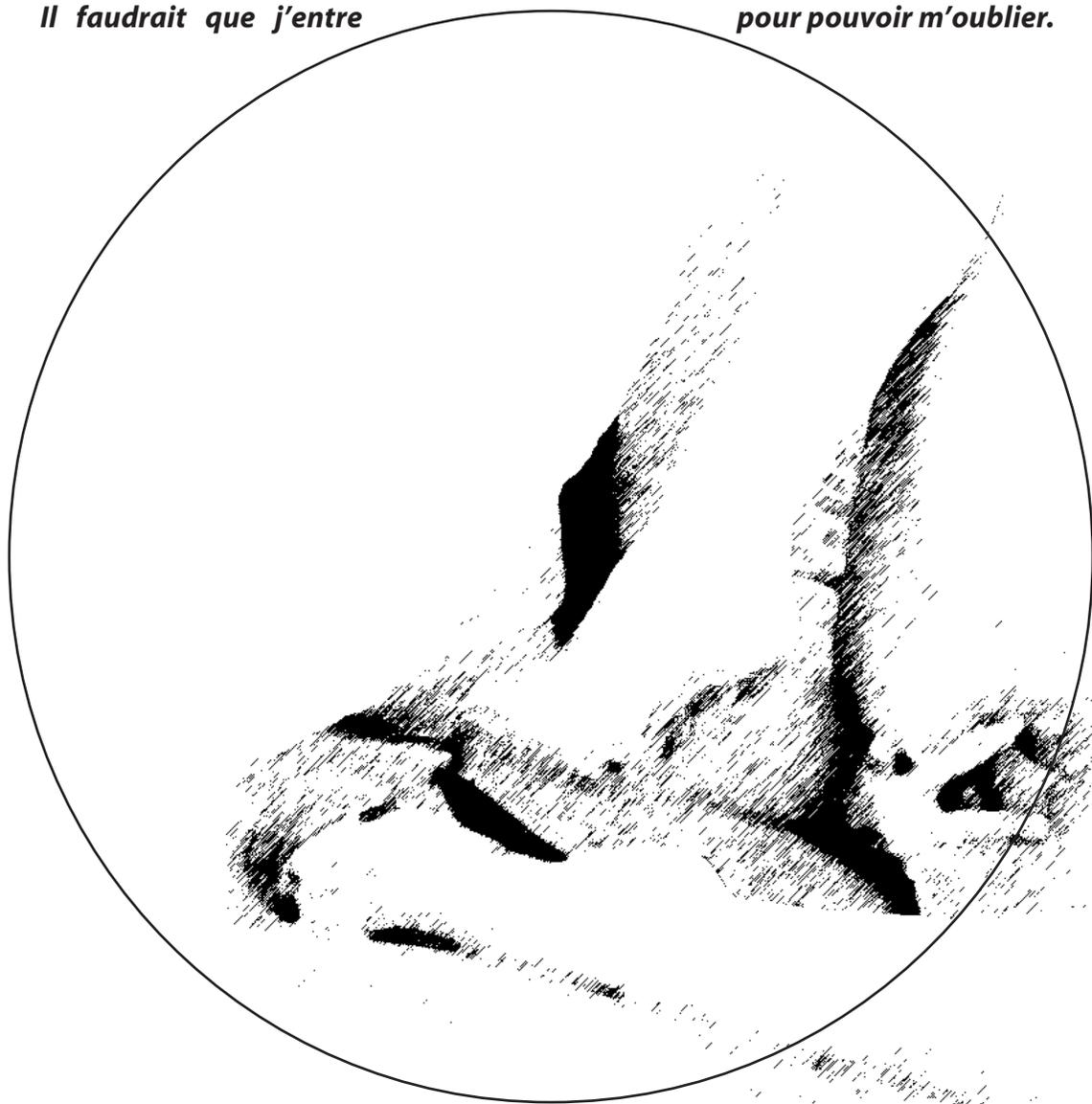
Je lui dis ce que je sais, ce que j'ai vu. Il s'en va satisfait ; rassuré.

Voir c'est rassurant.



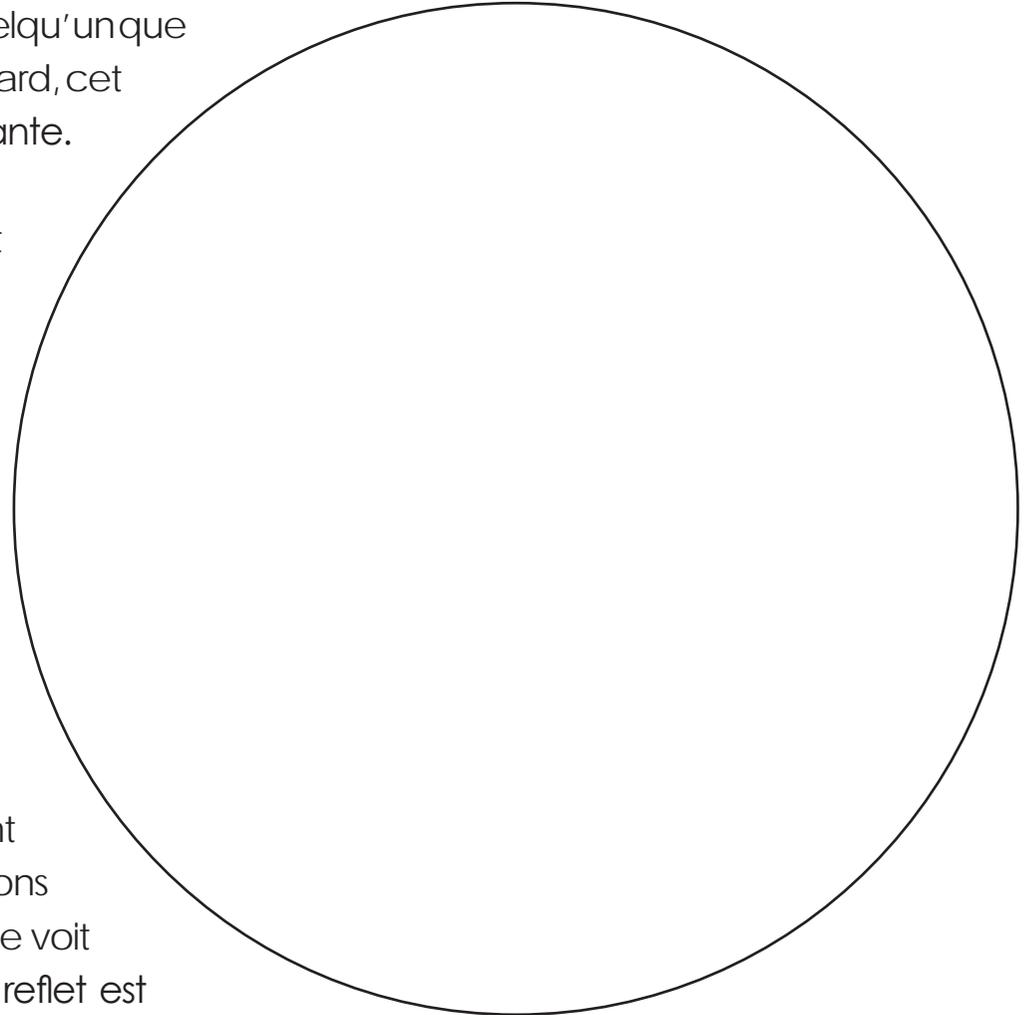
Je suis sans cesse à me demander si j'existe. Je ne me vois pas, je ne me sens pas et pourtant j'ai mal. C'est quoi être soi ? J'ai la consistance d'une brindille, je suis enfermé dans une couche supérieurement élaborée qui jamais ne me touche. Je reste en dehors de moi à deviner qui est derrière la porte. À l'intérieur de la pièce je n'aurais plus besoin d'imaginer, je vivrais dedans. Il faudrait que j'entre

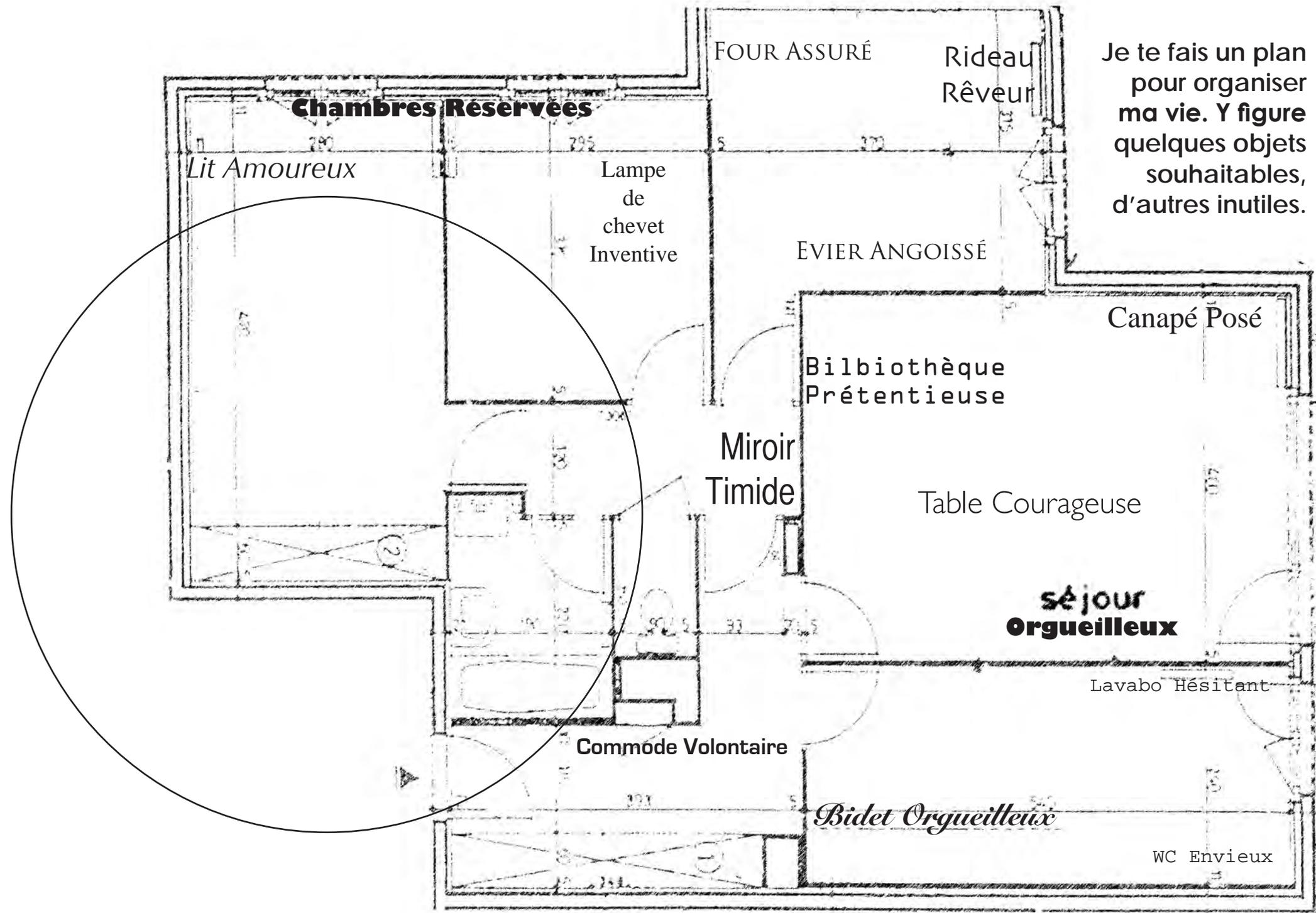
pour pouvoir m'oublier.



Dans la nuit, chacun se dévisage. Les spectateurs se croisent et se retrouvent sans cesse. Dans la nuit je m'accorde un instant de concentration pour voir si je connais cette figure. Là où dans la ville le regard ne durerait qu'une seconde, il prend ici le double de temps. Si bien que les premières heures à Lussas, les regards me donnent le sentiment d'être au centre. Je suis quelqu'un que l'on veut voir. Même de ceux dont je cherche le moins le regard, cet homme trop viril par exemple, j'obtiens une aumône gratifiante.

La vie est faite de ce que l'on voit et de ce que l'on ne voit pas. Parfois mal placé il faut se tordre pour correctement apercevoir l'écran. La projection d'inauguration présente le dernier film de Claire Simon : « Les Bureaux de Dieu ». Une fiction documentée sur la vie d'un centre de planning familial. Michel Boujenah, en gynécologue, explique à des adolescentes comment se déroule l'examen médical. À la présentation du spéculum, que je vois mal, je voudrais dévier mon cou. De peur que mes voisins remarquent mon intérêt je ne bouge pas. Plus tard dans la semaine un film militant de Carole Roussopoulos « F.H.A.R. » présente une femme pratiquant une IVG. Cette fois c'est le spéculum en action. Nous voyons beaucoup. Guidée par le médecin, et un miroir, la patiente voit l'intérieur de son sexe. Ça ..., nous ne le voyons pas ; le reflet est personnel, il n'appartient qu'à la patiente. Tout peut être montré mais on ne peut pas tout en voir.





Je te fais un plan pour organiser ma vie. Y figure quelques objets souhaitables, d'autres inutiles.

Chambres Réservées

Lit Amoureux

Lampe de chevet
Inventive

FOUR ASSURÉ

Rideau
Rêveur

EVIER ANGOISSÉ

Bibliothèque
Prétentive

Miroir
Timide

Table Courageuse

Canapé Posé

séjour
Orgueilleux

Lavabo Hésitant

Commode Volontaire

Bidet Orgueilleux

WC Envieux

À midi la rue principale de Lussas regorge de discussion critique. Nous énumérons ce que chacun a vu. On ne voit pas tout mais l'on voudrait tout voir ; il y a en nous ce noir désir.

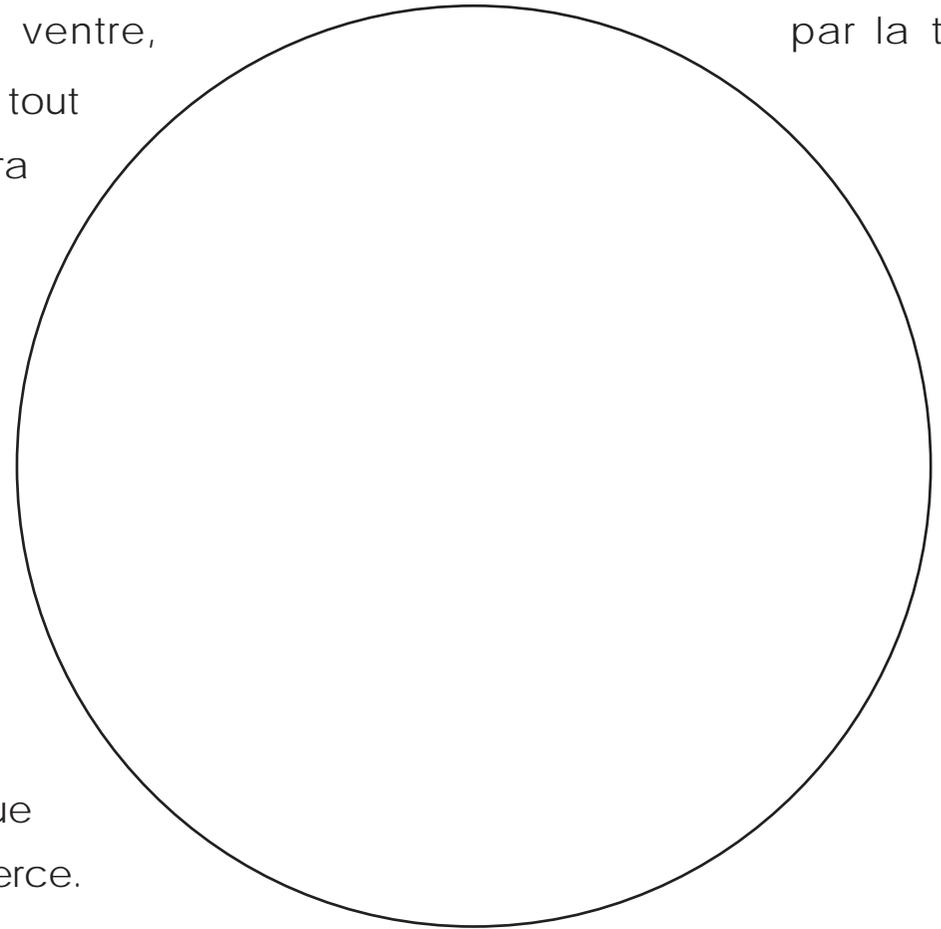
C'est important de ne pas tout voir. Est-ce le défi du film de Brackage : « The Act of seeing with one's own Eyes » (1971). Des corps autopsiés, ouverts sous nos yeux de nombreuses façons : par le ventre, nombreuses par la tête.

C'est une peau retournée comme un déguisement. On voit tout ce que l'on ne voit jamais, surtout ce que l'on ne verra jamais par nous-même de notre corps.

Peu de plans d'ensemble ; un seul dans mon souvenir.

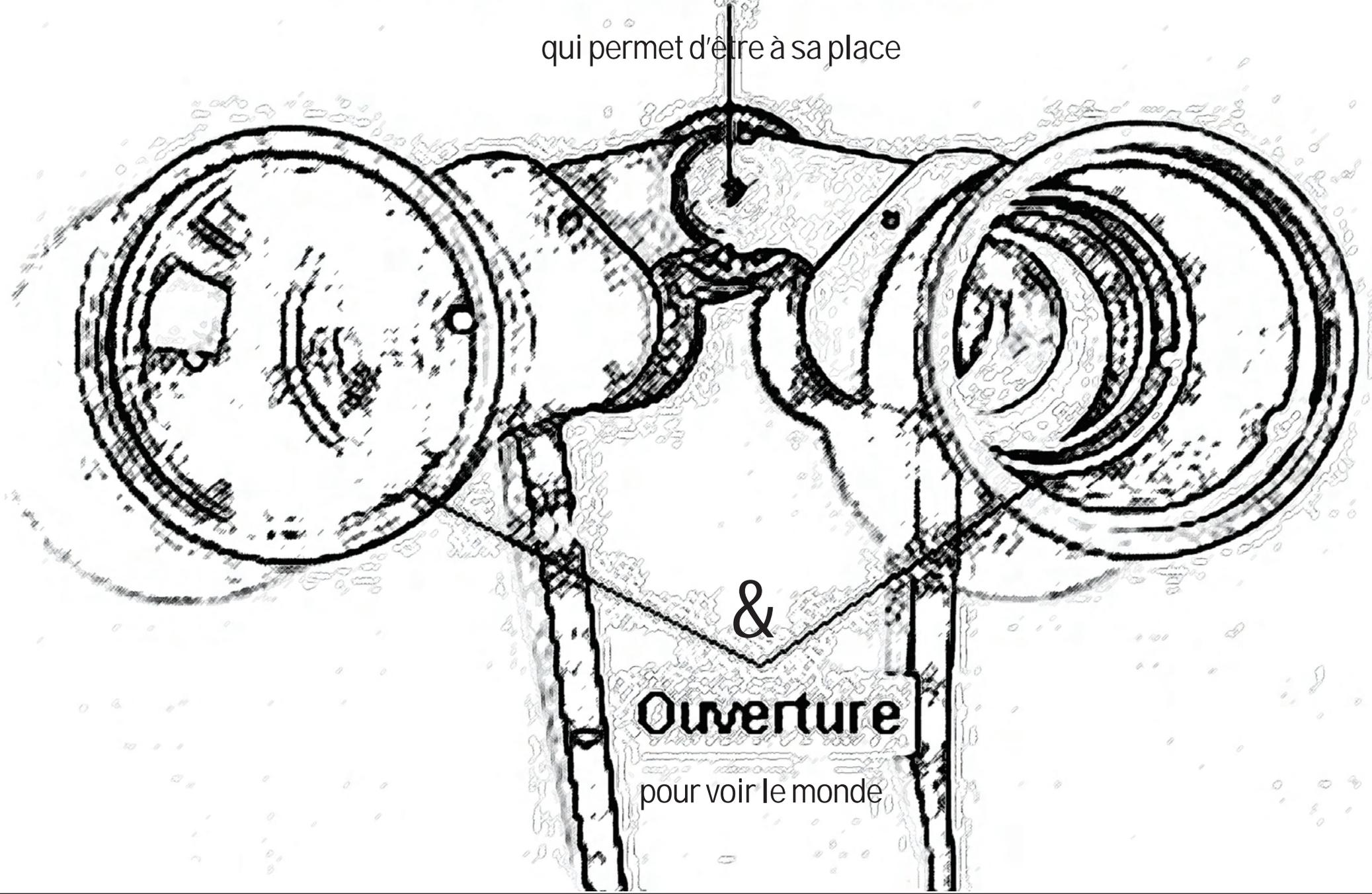
Le corps jamais entier est donné par petits bouts.

La vue c'est cet œil enfantin qui regarde à travers les doigts de la main. Un œil qui regarde le spectacle à travers un trou dans la toile du chapiteau. Ce que l'on ne voit pas est tout aussi important que ce qui est vu, ce qui existe est là pour dire ce qui n'existe pas. C'est dans les trous de ma vision que mon imaginaire travaille, que ma responsabilité s'exerce.



L'optique idéale: **Fixation du trépied**

qui permet d'être à sa place



&

Ouverture

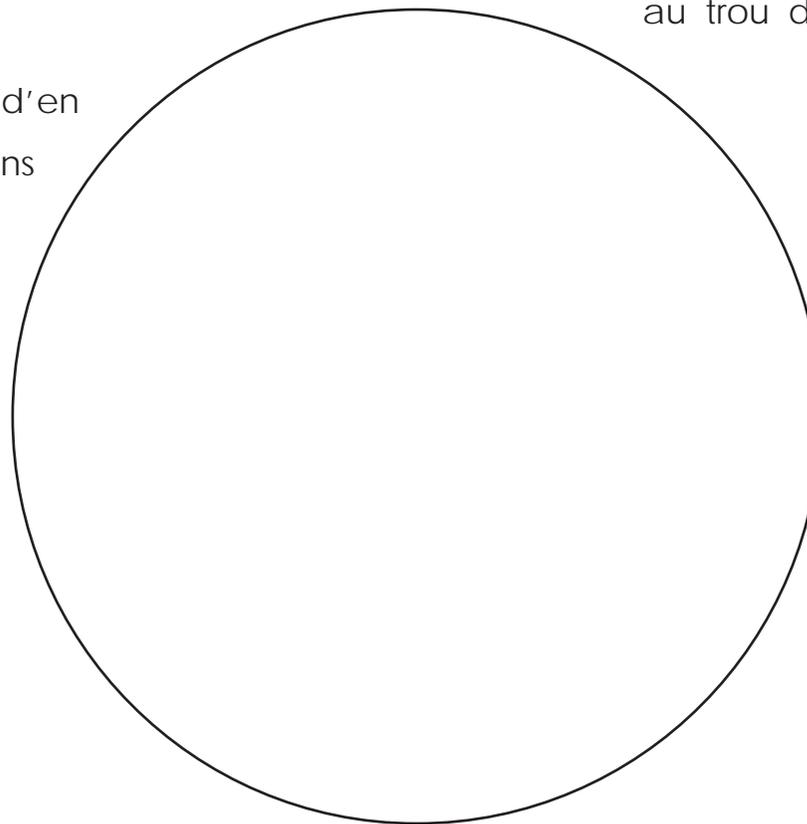
pour voir le monde

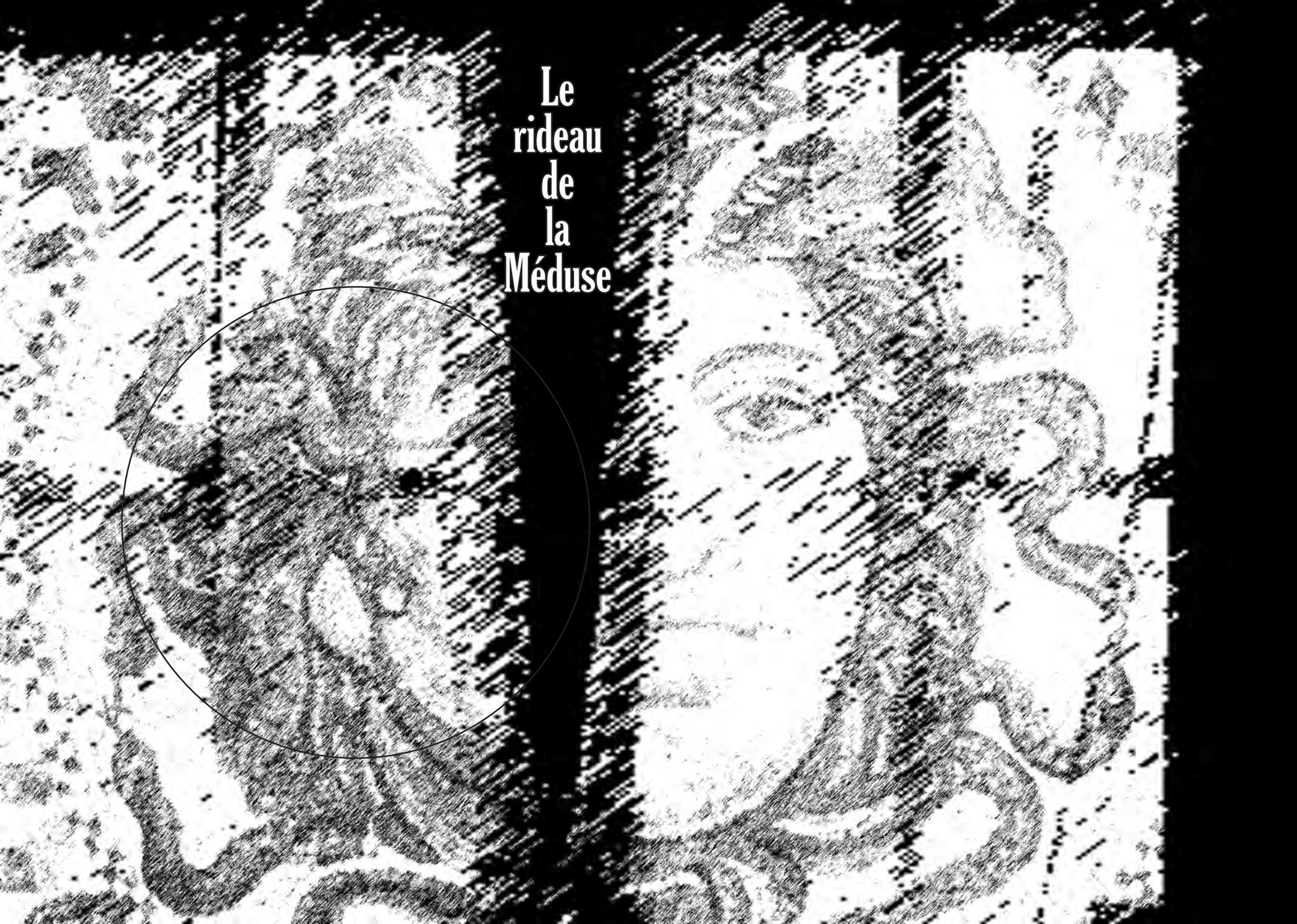
Tout montrer c'est parfois ne rien désigner. Le réalisateur Dvoskin, que l'on nous présente toujours en parlant de son handicap, il marche peu ou pas, montre beaucoup. Des images toujours en mouvement dans un cadrage serré. Ces plans sont comme un bavardage, celui d'un curieux entrain de nous dire : « Regarde ça et ça et encore ça ! » Le mouvement réduit de son corps l'entraîne, par compensation, à bouger sa vue. Il capte ce qui l'entoure. Pour ne pas trop en dévoiler, pour garder des réserves il montre par morceaux. Si je peux marcher, alors je vais voir toujours plus loin avec ma caméra. Si je ne marche pas, je compose des petits espaces d'images pour les explorer à mon rythme. En montrant frénétiquement je dirai que Dvoskin montre moins que la quantité d'images contenue dans ses plans.

Il dévoile d'abord sa soif d'en voir le plus possible dans son espace réduit.

Ses films contiennent une frustration positive du regard. De sa frénésie à montrer se dégage des trous de lumière : une vision à la jumelle.

Cette vision rapprochée, donc réduite, doit ramper, trembler pour attraper un peu de réel. Je me penche au-dessus du puit dessiné par les oeilletons de la jumelle pour en apercevoir le fond. Je découvre un trou de vision semblable au trou dans la toile.



The image is a high-contrast, black and white photograph of a textured surface, likely a curtain or fabric. The texture is composed of numerous fine, parallel lines and dots, creating a complex, almost abstract pattern. A large, thin black circle is drawn on the left side of the image, highlighting a specific area of the texture. The overall effect is one of depth and detail, with the high contrast emphasizing the irregularities and patterns of the material.

Le
rideau
de
la
Méduse

Ce matin, là où je vis, un inconnu est venu prendre sa douche. La salle de bain est au fond du couloir. De l'autre bout j'entends une pomme silencieuse qui ne crache pas d'eau. L'individu a posé ses affaires sur une chaise à quatre pattes, les miennes sur le crâne chauve du lavabo. Nu, les poils de son corps attendent... c'est l'inquiétude avant le déluge.

Ce n'est pas la première fois qu'il me double. Ça me gêne, ça me retarde dans ma journée cet homme qui occupe ma place. Je pense qu'il a un sexe masculin mais je n'en suis pas sûr. Cela dépend tellement de la manière dont on se cultive.

Il fait sûrement cela pour me nuire vu que je n'ai qu'une douche. À la cuisine nous pourrions être deux pour boire le café ; on discuterait. Je serais prêt à l'écouter et à entendre ses arguments, à le comprendre. Là, de cette manière, c'est impropre à nouer le contact. Il vient chez moi pour se débarrasser de sa saleté.

Il attend que je fasse un pas dans le couloir et il ouvre le jet. Toute cette vapeur, ce bruit, ça me

trouble. Je m'inquiète pour lui parce que c'est imprudent d'avoir de l'eau dans les yeux et les oreilles. Je pourrais l'assassiner.

Je ne devrais pas autant penser à lui, vu que lui ne pense pas à moi. Des fois j'écris à la bué des messages sur le carrelage. Je lui laisse mon numéro de téléphone ou bien je l'insulte : « t'es nul, t'as pas confiance en toi, pauv'type ». Il ne bronche pas.

Du milieu de mon couloir j'aperçois forcément les étoiles jaunes du rideau et chaque fois je me laisse exciter par cette forme blanche. J'aimerais tellement que ce soit au moins une belle femme. Ça changerait pas mal de choses ! Malgré ses défauts je pourrais l'aimer. Je crois que je pourrais aimer quelqu'un que j'aime.

Sur le pas de la porte j'ai l'air idiot, lui il sent bon. C'est sympa de me laisser entrer. J'ai connu des gens qui ne supportent pas qu'on les dérange sous leur douche. Moi j'aime être vu mais je préfère ne pas le savoir. Sinon j'ai l'impression qu'on me prend en photo et ça me glace.

Au fond quel besoin j'ai d'avoir des besoins si propres. Mon activité n'est pas très importante, j'arrive la plupart du temps en retard à mes rendez-vous ce qui m'évite le travail mais m'oblige il est vrai à me déplacer. Il suffirait que je me lave les pieds. Pourquoi écarter un rideau de douche pour aller se mouiller par derrière.

Je me bosse les dents... Pafois on a aiment ien à se dire.

Dans mon dos je l'entends qui se dévoile. Il abandonne son rideau de plastique et s'échappe comme un rat. Sur le lino je garde ses flaques quelques heures avant qu'elle ne sèchent. Parfois je les regarde longtemps, je pense, je pense, je pense à : quoi. Devant ses flaques je baisse la tête et je repense à ce qu'il y a derrière. Si une idée me vient, dans sa flaque, je regarde au plafond.

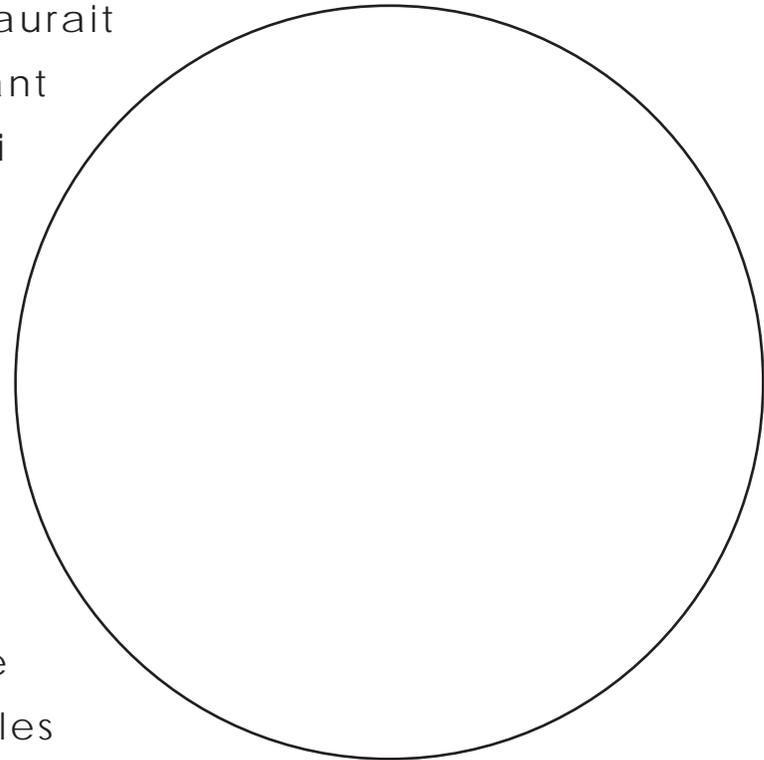
Derrière mon rideau l'eau coule si loin qu'elle rejoint la mer. Attiré par le bruit un poisson est peut-être déjà en route pour me manger. Vite, il faut sortir de là, et craque le rideau.

Dans l'après-midi : un instant d'isolement...

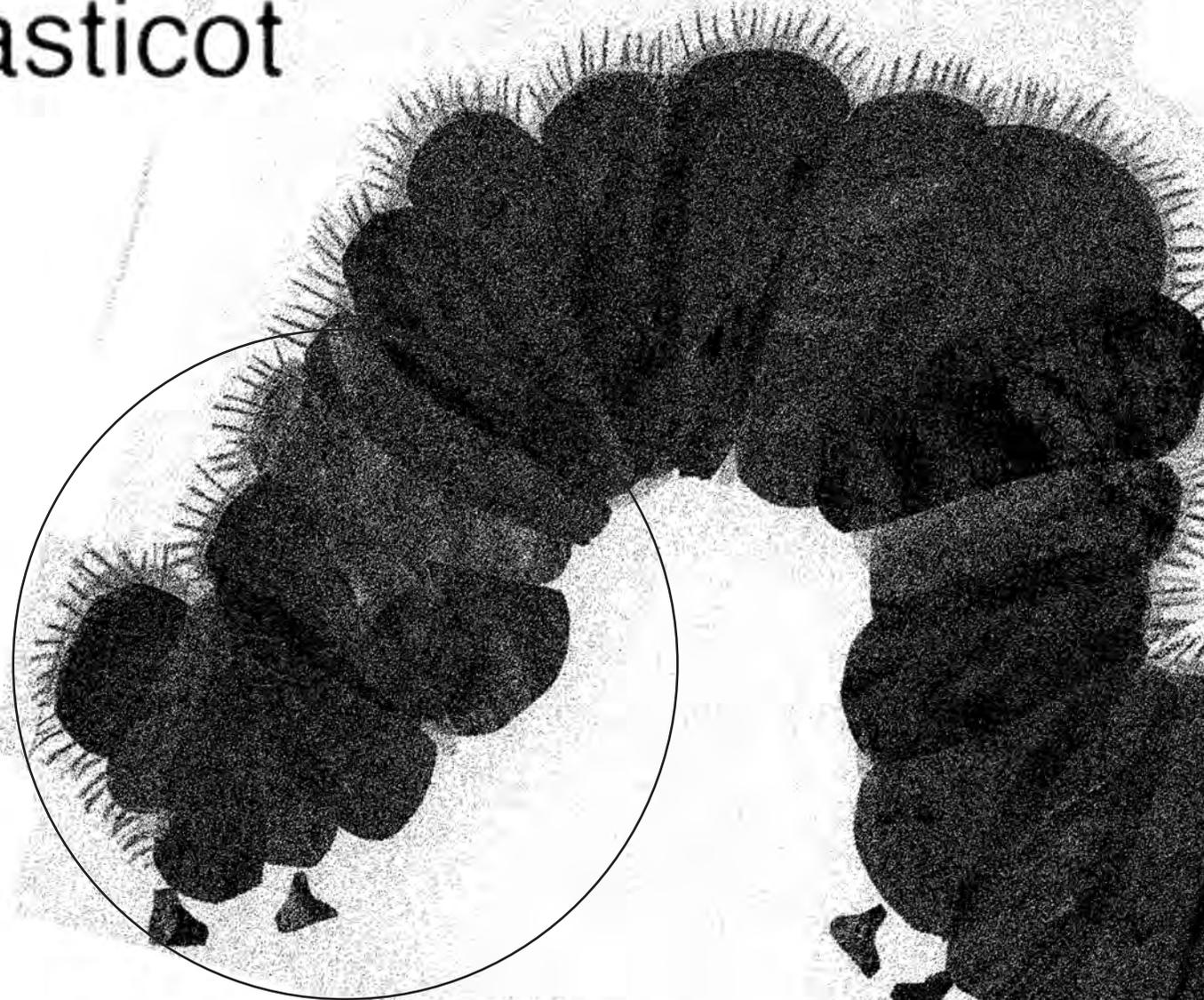
Je pense à comment toutes ces images se sont déchargées en moi. Je me sonde et me revient la sensation d'avoir été vu. Vu en tant qu'homme dans « S.C.U.M. Manifesto » ; un autre film de Carole Roussopoulos et Delphine Seyrig.

C'est la première fois que **je me vois regardé**. Le film, discours extrémiste, sur les personnes du sexe masculin, aurait dû me choquer, m'outrager ou m'amuser par tant de volonté brutale à enfoncer mon sexe. J'en ai tiré du plaisir.

Si on fait de moi une victime alors la lutte se déplace. Je n'ai plus à justifier, corriger une image « d'homme borné ». Je peux engager un combat pour dire : je pleure, j'ai mal, j'ai peur, j'ai besoin d'amour, je suis fragile et peut être vais-je disparaître comme animal mal adapté. Je voudrais que l'on se mobilise pour moi et que du sexe féminin vienne cet élan pour dire que les hommes ont leur place dans l'écosystème.

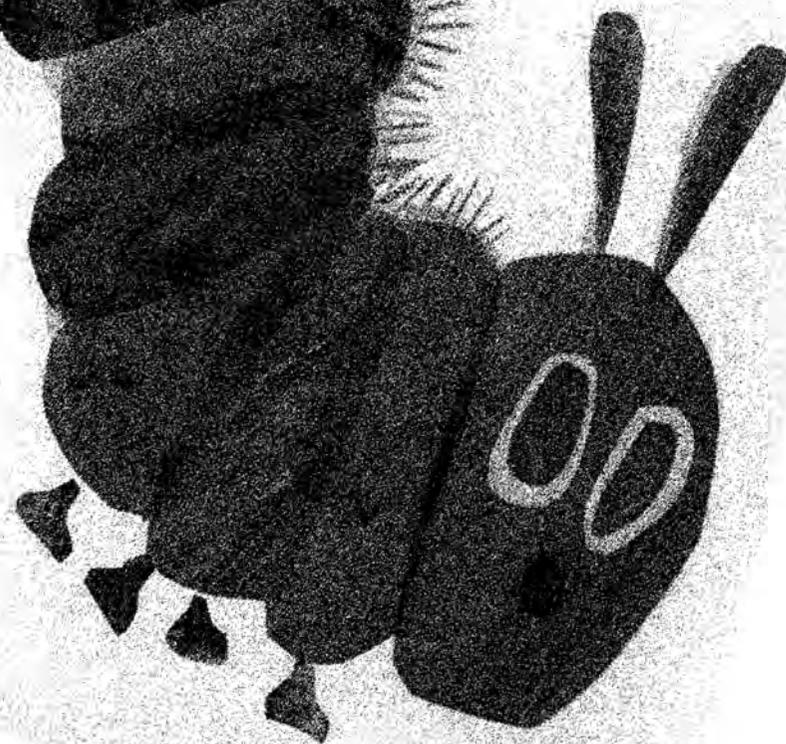


L'asticot



qui fait
des trous

de mémoire



Je ne peux pas éviter la nature.

Je sais qu'à la fin de ma formation il me faudra tourner un film dans la région de Lussas. Moi qui suis de la ville je me demande quelle quantité d'Humain je vais trouver au milieu d'autant de nature.

La forêt, c'est pour moi un lieu du drame. Elle est un personnage du film « Sonderkommando Auschwitz-Birkenau » d'Emil Weiss. Je vois cette nature qui entoure les baraquements et comme à chaque fois je ne peux empêcher une image de venir : celle des colonies de vacances. Comment retrouver dans cet endroit si paisible un morceau de la terreur agissante.

Comment voir ce qui n'est plus. C'est au mieux la mort que je vois dans ces lieux en forme de tombe et non pas la tuerie. Emil Weiss plutôt qu'un travail sur le témoignage de ceux qui sont revenus concentre son propos sur le processus d'extermination. Les témoignages écrits des Sonderkommando c'est le récit de la mort en action et non pas de la survie.

Ces hommes, juifs, choisis pour retirer les corps des chambres à gaz et les brûler, sont ceux qui étaient au plus près de ce qui ne devait pas être vu ; la mort agonisante. Hommes de maintenant, le plus près où nous puissions nous rendre ce sont les traces écrites de ceux qui ont vu.

Encore un peu plus près de nos yeux il y a ces quatre photos prise par les Sonderkommando : des images penchées montrant des hommes traînant des corps.

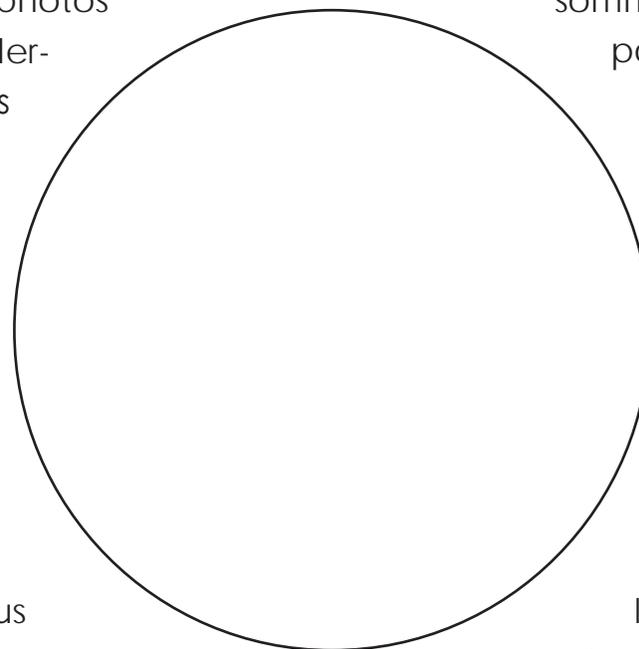
Si un jour on trouvait une image en mouvement, prise par l'œilleton d'une porte, de tous ces hommes dans leur mort : qu'en ferait-on ? Il y a des vues impossibles, des regards qui s'ils embrassaient tout le champ de la vision retireraient au réel sa force et nos

émotions. Le regard est là pour donner du poids au réel, pour peser sur lui. Un réel déjà pesant ne peut pas se limiter à une image, il a besoin d'imaginaire pour l'enrichir d'une charge. L'image en même temps qu'elle fait sens, appauvrie, limite puisqu'elle montre. Comme parents de nos images, vues

et rendues à nous-même, nous sommes investis d'une responsabilité : nous pouvons nous en occuper ou bien les délaissier.

Pendant le film un chat vient se poser sur mes genoux. Je suis heureux d'avoir été choisi par l'animal innocent à tout. J'aime croire qu'il sait lire mon signe profond.

Celui qui échappe à toute astrologie, à un obscur calcul.



antenne



œil

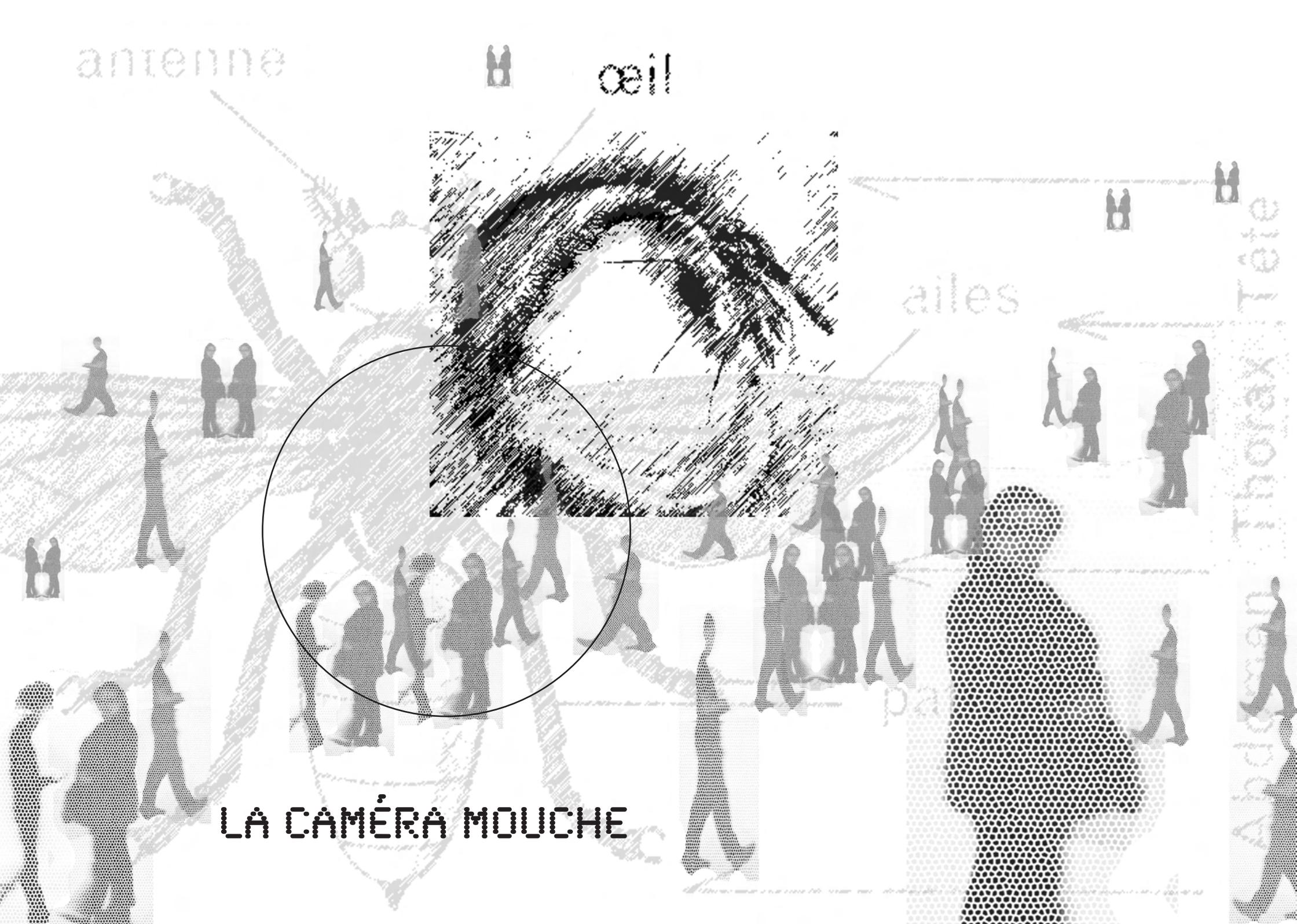
ailes

Tête

Thorax

Abdomen

LA CAMÉRA MOUCHE



Des brouillons, des tas de feuilles,

c'est ici, aux États Généraux, le lieu d'une préhistoire, le terrain d'une lointaine élaboration ; une forêt.

La nature, où reposent les corps, est une matière, un support humain où s'exécute une régénération et j'ai moi aussi des feuilles blanches qui ont le pouvoir de noircir au contact du temps.

Assis dans un fauteuil au milieu de la nature Levi Strauss raconte L'Homme. On pourrait dire qu'il n'y a rien à voir.

La nature est l'espace où le discours s' imagine.

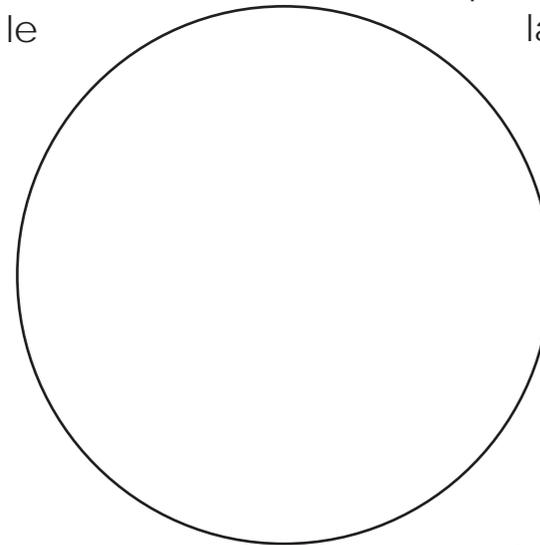
C'est le lieu du bouillonnement des hasards qui ont fait l'être humain.

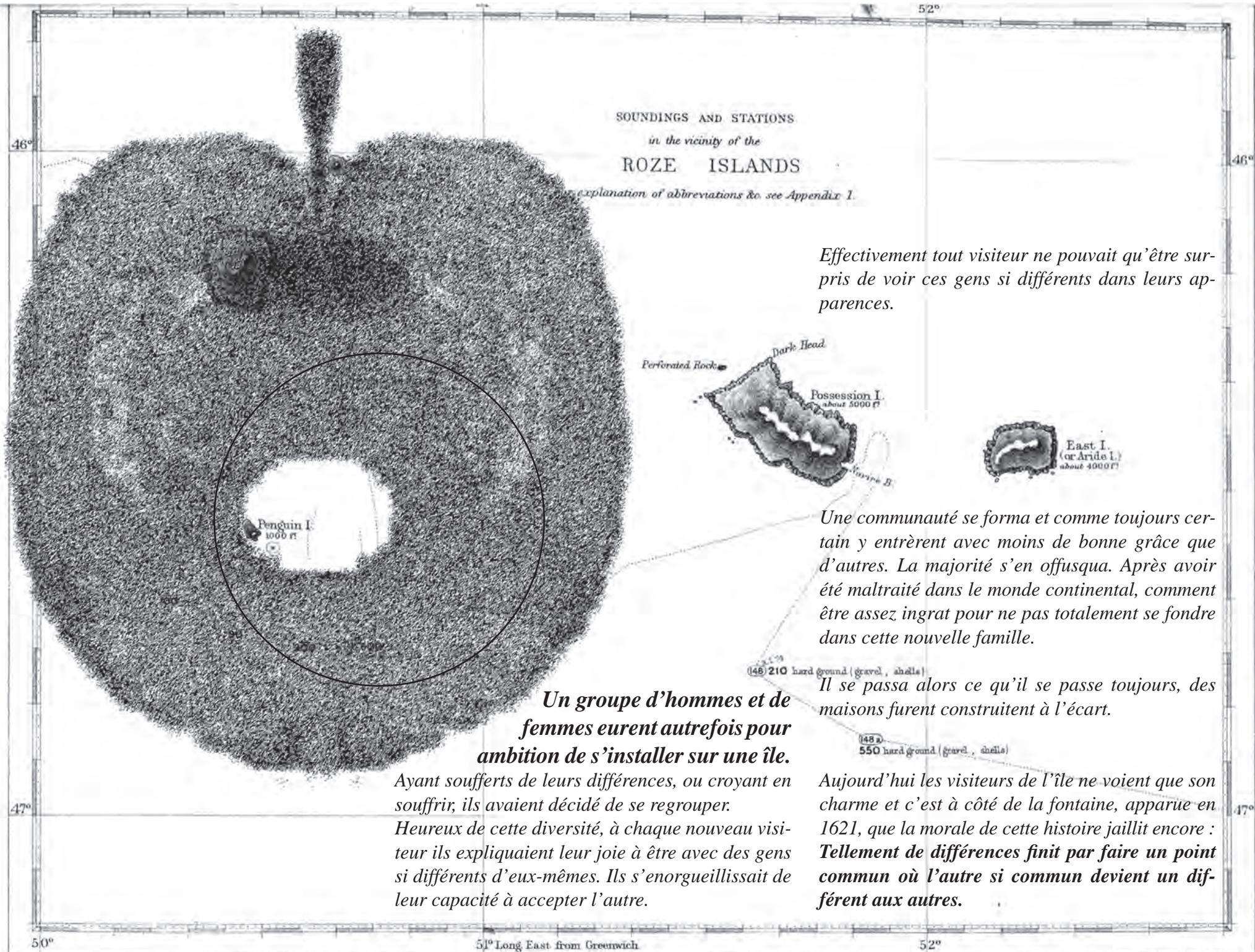
Soudain une mouche vole au-dessus du micro, c'est une perturbation hasardeuse et bavarde.

Le preneur de son l'entend mais pas Levi Strauss. Cette ennemie qui parasite un son pur, ajoute la vibration du vivant.

L'homme, incapable de voler, ne vibre pas ; il vacille. Il hésite entre toutes les directions. Si la mouche à de nombreux yeux pour bien voir,

l'homme a lui une multitude de désirs à accomplir dans la contradiction.





SOUNDINGS AND STATIONS
in the vicinity of the
ROZE ISLANDS

For explanation of abbreviations &c. see Appendix I.

Effectivement tout visiteur ne pouvait qu'être surpris de voir ces gens si différents dans leurs apparences.

Un groupe d'hommes et de femmes eurent autrefois pour ambition de s'installer sur une île.

Ayant soufferts de leurs différences, ou croyant en souffrir, ils avaient décidé de se regrouper. Heureux de cette diversité, à chaque nouveau visiteur ils expliquaient leur joie à être avec des gens si différents d'eux-mêmes. Ils s'enorgueillissaient de leur capacité à accepter l'autre.

Une communauté se forma et comme toujours certain y entrèrent avec moins de bonne grâce que d'autres. La majorité s'en offusqua. Après avoir été maltraité dans le monde continental, comment être assez ingrat pour ne pas totalement se fondre dans cette nouvelle famille.

Il se passa alors ce qu'il se passe toujours, des maisons furent construites à l'écart.

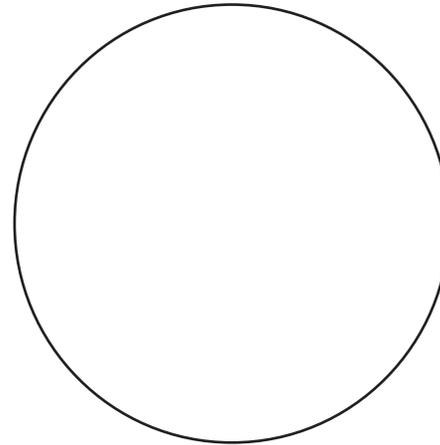
*Aujourd'hui les visiteurs de l'île ne voient que son charme et c'est à côté de la fontaine, apparue en 1621, que la morale de cette histoire jaillit encore : **Tellement de différences finit par faire un point commun où l'autre si commun devient un différent aux autres.***

Malgré ou grâce aux mauvaises nuits sous la tente, mes rêves sont encore là à mon réveil. Une vue prise d'un hélicoptère me montre **une île où je suis entouré de femmes**. Ce n'est pas une vue paradisiaque mais plutôt un bout de rocher au milieu d'une eau boueuse. D'où viennent toutes ces femmes ? De mon ancien travail, 15 femmes pour 3 hommes, ou du groupe des élèves de Lussas ? Tous les personnages sont éparpillés

comme sur l'écran d'un jeu vidéo. Ils attendent d'être dirigés. Je me sens menacé par eux ; elles.

Je plonge dans l'eau saumâtre. Ce n'est plus une vue aérienne, j'ai réintégré mon corps. Un état de panique accompagne mon plongeon : les bulles, le bruit

assourdissant de l'air qui pénètre l'eau.



Pendant la demi-seconde où je remonte à la surface, les paupières fermées, j'ai peur d'être surpris par l'une d'elles. J'ai peur pour ma vie, peur de **cette quantité infime de temps aveugle qui m'échappe**.



*Tout tombe par la faute de l'attraction
Tout s'épuise par la force des frottements.*

*À la force de mes bras je retiens des brassés d'images
Je vais parfois au puits tirer des seaux d'une mémoire liquide.*

*Le bulletin météo m'annonce moins de peine.
Je sais que demain il me faudra rallonger la chaîne,
Si je veux encore voir dans ce trou, miroiter des restes de vues.*

Journal de bord de Lussas
par Julien Oberlander
M2DC - 2008